La vie et la société roumaines vues par les émigrés hongrois vivant dans les Principautés danubiennes à l'époque de l'Union et sous le règne du prince Alexandru Ioan Cuza (1853-1866)

Après la chute de la révolution hongroise et l'échec de la lutte pour la liberté contre l'armée de l'empire des Habsbourg et du tsar durant l'été 1849, des groupes de l'émigration hongroise de Louis Kossuth ont essayé de chercher fortune dans presque toute l'Europe. Les motifs de cet exode sont multiples. Tout d'abord, comme il est si « naturel » en pareil cas, c'est-à-dire après l'écrasement brutal d'un tel mouvement dans le sang et les violentes persécutions des « vainqueurs », l'instabilité politique et la peur se sont installées. Aussi, soldats et officiers de Kossuth sont-ils incités à prendre le bâton de pèlerin, habités par l'espoir de tous les vaincus en la possibilité d'un recommencement, ne serait-ce que sous forme de rêve ou plutôt comme un vœu irréalisable.

C'est ainsi que de nombreux réfugiés hongrois ont tenté leur chance, pour un temps plus au moins long en Moldavie et en Valachie, bénéficiant de l'hospitalité de ces provinces frontalières sous protectorat de l'Empire turc. Beaucoup d'entre eux y termineront leur vie. Le plus grand nombre d'exilés s'est installé à Bucarest, mais également à Ploieşti, Galatz, Brăila, Bacău, même dans la capitale de la Moldavie à Iaşi. Ils se sont donc dispersés un peu partout à travers les Principautés.

Certains ont poussé jusqu'à la lointaine Dobroudja, comme Sándor Veress, le personnage principal de cette étude, né à Sarkad le 3 décembre 1828 et mort à Bucarest le 27 octobre 1884. Avec des lettres de recommandation d'Istanbul en sa possession, il loue d'abord des terres, en 1856, dans le petit village de Nalban, dans la région de Tulcea, encore sous protectorat turc : la population y est mixte, bulgare et roumaine. Un an plus tard, il ouvre une boucherie peu florissante à Tulcea, devenue soudain stratégiquement importante. En effet, l'une des dispositions de la paix de Paris, clôturant la guerre de Crimée, est la création de la « Commission du Danube » : grâce à de meilleures conditions techniques, il s'agit de permettre une navigation plus aisée sur le Danube. Ainsi, sur de courtes périodes, quelques exilés peuvent vivre de leur travail en étant magasiniers, interprètes, parfois agents informateurs. Selon nos connaissances, des exilés figurant dans notre étude, László Berzenczey, Antal (Moustafa) Kajdácsy et Sándor (Alexandre) Buda ont été soupçonnés, sans doute avec raison, de collaborer avec les autorités autrichiennes et aussi roumaines.

Leur présence dans les pays roumains, en Moldo-Valachie de l'époque, n'est pas sans précédent. Depuis des siècles y ont vécu divers groupes hongrois, surtout des Sicules (*Szeklers*). Ils gagnaient leur vie comme artisans, maçons, charpentiers, charrons et tailleurs. On y trouvait souvent des cochers, des charretiers, des saisonniers. Les femmes étaient blanchisseuses et marchandes. Les domestiques sicules étaient très recherchées (jusqu'à nos jours d'ailleurs) pour des postes de gouvernante, servante, nourrice et cuisinière. A tel point d'ailleurs que des fils de boyards et de jeunes demoiselles ont souvent appris le hongrois. Selon l'ingénieur géodésien Sándor Veress, l'un des

émigrés hongrois les mieux informés, leur nombre s'est élevé à 10 000 rien qu'à Bucarest. On en recensait plus d'une cinquantaine de mille dans tout le pays récemment unifié depuis le 24 janvier 1859. Sans compter les catholiques de Moldavie parlant le hongrois, les « *Tschangos* », que la population roumaine des alentours nomme les « papistes ». Alors déjà, leur origine était discutée et les controverses se sont ravivées d'ailleurs de nos jours – également en Roumanie et « dans le pays ami et voisin », donc en Hongrie.

Il n'était donc pas sans fondement de la part des dirigeants de l'émigration hongroise d'espérer que les pays roumains puissent, à l'occasion d'une nouvelle confrontation dans le Sud-Est européen, servir de base stratégique, de tête de pont lors des nouvelles actions militaires envisagées. En effet, il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte géographique pour s'en convaincre : la contrée habitée par les Sicules, ce peuple guerrier de Transylvanie, constitue une région privilégiée pour tous les projets hongrois, souvent utopistes, visant à reprendre la lutte contre l'Autriche. C'était en effet à l'ouest de la région frontalière avec la Moldavie que l'on pouvait, en principe, mettre instantanément en mouvement une population hongroise dense.

Mais comment réaliser une telle entreprise ? Même si l'on pouvait arriver à organiser les éléments hongrois dispersés, comment parvenir à s'entendre avec les dirigeants roumains pour obtenir leur coopération effective ?

« La première condition d'une bonne politique est de connaître *bien* le terrain », avait déclaré – avec raison – un agent de l'émigration hongroise, d'origine prussienne, le comte Arthur Seherthoss, dans une de ses lettres adressée au général Georges Klapka (1820-1892) au cours de l'été 1864. Puis il continua ainsi :

> « Si je pouvais réussir, mon Général, à vous faire apprécier la situation d'après les conditions actuelles et à sa juste valeur, je crois que ma mission dans ces parages, manquée par rapport au but pri-

> mitif, portera des fruits *bien plus importants* que ce but même ne l'était. »

C'est exactement selon ces constatations, valables aujourd'hui encore, que les exilés hongrois « civils » s'activaient depuis leur arrivée dans les Principautés danubiennes, qu'ils aient été sollicités ou non. Avant d'évaluer leurs expériences et leurs idées, il n'est pas inutile d'apporter quelques précisions, ne serait-ce que dans les largeurs : d'où, de quelle ambiance sociale, avec quelles attitudes anticipées, avec quels préjugés sont arrivés ces nouveaux venus ? Bref, on peut s'interroger sur leur situation psychologico-mentale au moment où ils se sont confrontés avec ce milieu sensible, en pleine ébullition, qui les accueille – la société roumaine de cette époque.

Nous nous situons donc juste après l'échec de la révolution hongroise : la capitulation de Világos / Şiria a été une véritable catastrophe, sans aucun doute l'un des plus grands traumatismes dans le développement de la société hongroise. Elle est devenue la source inépuisable de troubles et de distorsions qui affectent, jusqu'à aujourd'hui encore, la conscience nationale hongroise. On peut même avancer que cet ébranlement a eu des conséquences très graves pour l'avenir de toute la région : cela a impacté l'évolution nationale des peuples de l'Europe centrale et orientale. Il a rendu encore plus complexes, voire compliqués, les futurs rapports des peuples du Centre et du Sud-Est européen.

Surtout, et avant tout, les relations entre Roumains et Hongrois ! C'est le temps où les contemporains, et plus particulièrement leurs acteurs, ont cherché fébrilement les causes de ces faits sinistres. Hormis l'invasion des troupes russes, ils ont principalement mis en cause les luttes fratricides impitoyables de la guerre civile en Hongrie et en Transylvanie. Or, les exilés hongrois étaient presque sans exception d'anciens officiers ou de simples soldats de l'armée révolutionnaire hongroise. Et, fait plus marquant encore, ils étaient issus de la noblesse moyenne hongroise ou des « intellectuels-roturiers » qui s'étaient parfaitement identifiés, avec la force qui avait animé l'ère des réformes en Hongrie, aux conceptions sociales des fameux gen-

tilshommes, dont ils partageaient la sensibilité et les attitudes. Et il ne faut pas oublier que la force motrice de l'époque des réformes en Hongrie (1825-1849), servant aussi de modèle inavoué à toute intégration sociale dans la *Hungaria integra* (la Hongrie « historique », d'avant 1920) – y compris les mentalités et réflexes politiques – a été justement cette noblesse, certes hétérogène sur le plan ethnique, mais, dans la longue durée, à caractère hongrois. Ainsi, si on examine de plus près leurs idées, on se rend compte aisément que, hormis le choc et l'amertume profonde causés par le désastre de Világos (Şiria), c'est la différence de coutumes, de culture politique et de mentalité qui a influencé leurs opinions. Cette même différence est également parfois à l'origine de leurs ressentiments, voire de leurs préjugés. Là, en dernière analyse, deux mondes se sont rencontrés : celui de la mentalité d'Europe centrale de culture latine et allemande qui, bien qu'il ait laissé solennellement et d'une manière cathartique derrière lui (par les « lois d'avril de 1848 ») les cadres de l'ordre féodal, continuait à conserver ses anciens réflexes, entraves et préjugés ; l'autre monde, balkanique, levantin, d'esprit byzantin apparaît pour le moment certes rudimentaire et grossier, mais malgré toutes les présuppositions, s'est avéré d'une efficacité étonnante. On pourrait aussi dire – s'éloignant quelque peu des expériences de nos compatriotes d'antan (et classant leur vécu dans un ensemble sociohistorique pédant et désuet) – que dans leur perception, deux modèles de société européenne se sont confrontés, deux types d'évolution sociale et mentale qui, malgré leurs traits communs, ont présenté des écarts et des dissemblances. Et, de ce fait, ils ont présenté suffisamment d'éléments d'altérité pour que cela conduise, du point de vue hongrois – non dépourvu, souvent, de mauvaise foi – à des généralisations, et surtout à des malentendus réciproques, dont les conséquences pèsent bien plus lourdement qu'on ne pouvait l'imaginer à l'époque. En effet – faut-il le préciser ? – l'enjeu était, une fois de plus, l'avenir des rapports hungaro-roumains. Pourtant, en étudiant ces manifestations et ces témoignages à la lumière de la critique de leur origine, leurs constatations, dépouillées de leurs blocages affectifs fort compréhensibles, contiennent nombre de surprises et semblent éclairer des processus cachés de la société

et de la mentalité roumaines de cette période, qui restent difficilement décelables et « documentables » en Roumanie, jusqu'à présent. Bref, ce « prisme hongrois » peut servir à une connaissance plus profonde de la réalité roumaine – en particulier en ce qui concerne les « faits sociaux ».

Nous choisissons ici trois constatations, parmi les plus intéressantes, et qui se relient organiquement les unes aux autres :

1. La composition ethnique de la société des Principautés, particulièrement celle de la population urbaine.
2. Le phénomène d'intégration rapide et quasiment sans obstacle dans les divers segments de la société roumaine.
3. La capacité du peuple roumain à la survie, et plus particulièrement le sens stratégique et diplomatique de la couche dirigeante.

Mais avant de tenter la moindre interprétation, je donne la parole à Sándor Veress à travers plusieurs extraits :

> « Je souhaite en finir le plus rapidement possible avec ces données, bien plus éloquentes pour les économistes que les récits les plus romanesques. En évitant trop de détails, je me réfère à ce qui suit :
>
> > Population totale de Moldavie : 1 463 023 âmes
> > Valachie : 2 409 921 âmes
> > Total : 3 864 848 âmes
>
> « Circonstance remarquable qui ne se rencontre chez aucune autre nation européenne, le nombre de femmes est beaucoup plus faible que celui des hommes ; à savoir : face à 1 995 861 hommes, il n'y a que 1 868 087 femmes, soit 126 874 hommes de plus, donc 3 % de plus d'hommes que de femmes.
>
> « Nous intéressent peut-être encore davantage les statistiques selon la nationalité.
>
> « Les bilans de Moldavie, où la hungarophobie n'est pas aussi à la mode que dans les odieux cercles

de Rosetti et Bratiano, sont plus détaillés et véridiques que ceux que l'on fabrique à Bucarest, et se présente comme suit :

« En Moldavie :

Valaques [c'est-à-dire Roumains]	1 185 132
Races slaves	89 662
Hongrois	37 870
Grecs	6 658
De race latine [Français et Italiens]	6 953
Arméniens	3 435
Turcs	81
Juifs	124 867

« En Valachie le registre est le suivant :

Hommes du pays / *pamunteni*	2 193 774
Autrichiens	15 477
Prussiens	1 060
Anglais	816
Français et Italiens	482
Moscovites (Russes)	990
Grecs	3 770
Turcs	1 543
Autres étrangers	377 »

Et puis, il continue ainsi :

« Les Juifs comme nation n'ont pas été jugés dignes d'avoir une rubrique à part ; de même nous autres Hongrois, nous sommes tous englobés sous le nom commun d'Autrichien, mais d'après la liste comprenant les religions, l'on voit qu'il a été mis 5 558 pour le nombre de Juifs, ce qui, soustrait du nombre des 15 000 Autrichiens, donne le chiffre rond de 10 000. Retirons alors les Allemands d'Autriche : rien qu'à Bucarest, il y en a au moins 5 000, et dans tout le pays, 3 000 en plus – ce qui est peu –

> il y aurait en Valachie 2 000 Hongrois. Pourtant rien qu'à Bucarest, ou dispersés dans d'autres villes et villages, l'on pourrait ajouter 10 000 encore : ainsi dans l'ensemble des Principautés roumaines unies, le nombre total des habitants hongrois dépasse 50 000. Cependant, il n'est pas à nier que du moins la moitié de nos compatriotes, pour la plupart des Sicules, sont sujets valaques et ils se "roumanisent" peu à peu vraiment ; car s'ils ne se "roumanisaient" pas, à la suite de l'émigration annuelle sicule, il y en aurait déjà ici des centaines de milliers. L'on a pu donc les mettre, à juste titre, dans la rubrique des *pamuntan* [= gens du pays]. Seul un esprit simple affirmerait que cette appellation est venue du cours de l'histoire ; elle n'est rien d'autre que la haine de l'étranger, et l'astuce de vouloir tout "roumaniser" ; cela saute aux yeux encore mieux en longeant le Danube de Turnu-Severin jusqu'à Sulina, où nous avons eu la confirmation que le tiers au moins des habitants des villages est bulgare. Mais dans le bilan cité plus haut, l'on ne fait mention ni de Serbes, ni de Bulgares, donc eux aussi deviendront, sous peu, Roumains – comme les *Tschangos*, car l'on n'accorde pas ici des privilèges à l'étranger, comme ils le désirent, en Hongrie pour eux-mêmes ; mais ils "roumanisent" *par force* [en français dans le texte], et gare au pope ou juge de village, qui oserait célébrer l'office divin ou servir la justice en bulgare. »

Qu'avons-nous appris jusqu'à présent ? Que les statistiques ne sont pas dignes de foi, et que l'objectivité et la formation des commissaires-enquêteurs sont sujettes à caution. L'explication immédiate est bien sûr que depuis que le monde est monde, cela a toujours été ainsi. Et l'on peut supposer que cela le sera longtemps encore. Quoi qu'il en soit, il est évident que Veress ne constate pas seulement les différences entre le traitement des données par les fonctionnaires de Valachie et de Moldavie. Il les observe aussi dans le comportement et les conceptions des

dignitaires par rapport aux habitants hongrois des deux Principautés. L'information sur le nombre élevé de résidents hongrois et sicules n'est pas une nouveauté, car il y a déjà eu des études, concernant les Tschangos en particulier, que l'opinion publique hongroise de cette époque n'ignorait pas complètement.

Par contre, ce qui fait particulièrement réfléchir est contenu dans la suite de l'exposé de Sándor Veress :

> « En Moldavie, il y a bien plus que 125 000 Juifs, alors que du temps du parti rouge l'on lança une croisade contre eux et contre tous les étrangers, les journaux parlaient alors d'un demi million, ce qui était aussi une exagération, mais je crois qu'on peut donner le chiffre, sans trop de risque d'erreur, de 200 000 à 25 000.
>
> « Il y a aussi au moins dix fois plus de Grecs : on peut le déduire du fait que dans la Moldavie plus petite, on en trouve 6 600, tandis qu'en Valachie plus grande seulement 3 700. Pourtant l'on trouve ici bien plus de fermiers que là-bas, les 2/3 sont grecs, mais sur le Danube, et au long du Danube, il n'existe guère d'autres commerçants que les Grecs, et leur nombre n'est pas 3 000, mais dépasse les deux fois trente mille ; étant donné, que les 9/10 d'entre eux ne viennent pas de la petite Grèce, mais de l'Empire turc, ils sont tous classés dans la rubrique d'indigènes : *pamunteán*.
>
> « Et les Tziganes, eux, ne méritent-ils pas d'être évoqués ? Car, il y a encore vingt-quatre ans, ils étaient les fils les plus indispensables de la nation roumaine, des esclaves nègres européens ; outre les ouvriers agricoles, sortaient de leurs rangs les cochers, les nourrices, les servantes, les musiciens, les équarrisseurs, les tailleurs [...]. Le prince Stirbey les a ensuite libérés de la servitude, et désormais tantôt ils se mêlent aux Valaques, tantôt ils forment des groupes à part voire, ici et là, des villages en-

> tiers ; mais on les trouve partout, dans les bourgades aussi bien que dans des villages et hameaux, le long des routes, dans les étendues désertes, si bien qu'ils représenteraient pas moins de 8 à 10 % de l'ensemble de la population.
>
> « Cependant nous estimons le nombre des Roumains, tout au plus, à 3 000 000, cela est plus proche de la vérité ; puis viennent ensuite les Bulgares, les Serbes, les Russes qui sont 300 000, les juifs, 250 000, les Tziganes, 150 000, les Hongrois, 60 000, les Allemands, 15 000, et les autres étrangers 15 000 à 20 000.
>
> « Vu ces chiffres, leur rapport proportionnel à leurs concitoyens de race étrangère est donc meilleur que celui des Hongrois, car ils représentent à peu près 3/4 de la population, et ajoutons à cela qu'ils ont réussi à "roumaniser" totalement les étrangers, et que le processus de "roumanisation" a été beaucoup plus ferme et sévère que ce qu'on pourrait attendre d'une nation d'un tel niveau culturel. »

Au lieu d'un nouveau commentaire, voyons à présent comment un compatriote contemporain de Veress, Jósa Oroszhegyi (Szabó, né à Nagykolcs, le 24 mai 1822, mort à Pest, le 20 février 1870), a évalué les mêmes phénomènes. D'autant que ses remarques sont à la fois plus synthétiques et plus bienveillantes que celles de la majorité écrasante de ses compagnons d'infortune (y compris de Veress lui-même), les exilés hongrois, qui, bon gré mal gré, ont passé leur vie en Moldo-Valachie. Voilà ce qu'écrit sur les Tziganes Oroszhegyi qui, à côté d'un simple récit, tente aussi d'expliquer les faits :

> « Après le peuple paysan roumain qui compose la masse de la nation roumaine, les plus nombreux sur cette terre sont *les* Tziganes, arrivés ici en 1400, du temps du prince Alexandre le Bon. On les considère comme une race de l'Inde ; ils en sortirent avec l'armée de Timur (Tamerlan) après la prise de Delhi en

1399, et ils se dispersèrent de la Turquie dans toute l'Europe. Dans leur langue propre, qui s'apparente au sanscrit, ils se nomment "*rumna-sal*", des vagabonds. C'est bien vrai. Chez nous [en Hongrie], cette race est connue comme une peuplade de fêtards rusés et paresseux, de la canaille. En Roumanie, du moins selon moi, ils méritent un jugement plus favorable. Partout dans le pays, on trouve des Tziganes travailleurs, honnêtes et aisés : dans l'agriculture, la métallurgie, la musique, le négoce, à tous les niveaux : peut-être jusqu'à la classe des boyards. [...] À l'origine, chaque Tzigane était l'esclave du propriétaire de la terre, de l'État, des monastères, des boyards possédant une propriété latifundiaire ; aujourd'hui encore tous les domestiques sont des Tziganes chez les familles nobles [...] En 1844 les princes Alexandre Ghica [en Valache] et Mihail Sturdza [en Molodavie] affranchirent par décret les Tziganes de l'État et des monastères et, de ce fait, seulement ceux des boyards sont restés en servage [...]. En 1855 le prince Ghica déclara également libres les Tziganes des propriétaires privés. Ces Tziganes-là, lorsqu'ils avaient réuni quelque argent grâce aux dons reçus dans les maisons de boyards, prirent leur envol et s'installèrent en villes, se mirent à exercer un métier, ouvrirent une boutique, commencèrent à travailler la terre de façon indépendante, ou louèrent des domaines plus petits [*moşie*]. Aujourd'hui beaucoup de propriétaires de maisons de ville à étages, ou de capitaux en or sont des Tziganes. Enfin, quant à la langue et aux coutumes, ils se mêlèrent si bien à la nation, qu'ils font véritablement partie du peuple. Vaillant estime leur nombre à 70 000 âmes (*L'Illustration*, 1854). »

Quelques pages plus loin, on lit :

> « En vue d'élargir la masse de la nation roumaine, les Grecs sont sans doute le troisième élément ; ils commencèrent à s'installer ici au XV^e^ siècle. Les terres du pays, les richesses, sont entre leurs mains. De leurs rangs étaient issus jadis les princes régnants de la Roumanie, les phanariotes ; à l'époque où le pays était propriété féodale mise au marché. De leurs rangs est issue la plus grande partie des boyards. De leurs rangs vient la foule des régisseurs de fermes, qui forment ici une caste à part. Ce sont eux, qui donnent la majorité des commerçants. De leurs rangs sort la hiérarchie, qui tient dans la main le pays avec une force magique. Le plus miraculeux et le plus extraordinaire c'est que, tandis que l'élément allemand dominant a pu si bien vicier notre patrie hongroise, ici, l'élément grec qui domine tout à peu près sans partage, n'a pas fait sortir la nation de ses gonds, mais s'est fondu plus au moins en elle. La clé en est que les Grecs, eux aussi étant sous l'oppression du suzerain turc, ont choisi cette terre, pour ainsi dire, comme refuge – ou parfois comme butin ; donc ce n'est pas l'esprit de conquête qui les animait, mais, dans l'espoir de pouvoir améliorer leur sort, d'arriver à une vie meilleure, ils ont endossé avec plaisir le manteau de la nationalité étrangère, qu'ils portent avec aisance jusqu'à nos jours.
>
> « Les Bulgares, et les Serbes ne sont, pour ainsi dire, que des appendices de la nationalité grecque. Il y a des villages bulgares et serbes dans les environs de Bucarest. Dans le reste du pays ils habitent plutôt sporadiquement qu'en masse. »

Après le panorama d'Oroszhegyi et de Veress, il paraîtra cohérent d'évoquer le regard qu'ont porté les émissaires et dirigeants hongrois sur les éminentes figures roumaines, issues de la grande génération de 48, lors de leur rencontre face à face.

Génération qui, historiquement parlant, était l'égale de celle de l'ère des réformes hongroises.

Commençons par László Berzenczey qui, durant sa fuite fin 1849, à travers la Moldavie, a été le premier à croiser le président du tribunal de Galatz, connu seulement par un cercle restreint à l'époque : Alexandru Ioan Cuza (1820-1873), qui deviendra, plus tard, une des plus illustres figures du panthéon national roumain. Voici ce qu'il note sur le futur prince, qui était d'ailleurs très amical avec les exilés hongrois et en particulier avec le général György Klapka :

> « On ne sait pas si la famille Cuza est grecque ou roumaine, mais sa mère est une matrone grecque qui jouit d'une considération générale. Malgré ceci – poursuit Berzenczey –, Kuza [Cuza] est rangé parmi les patriotes plutôt que parmi les phanariotes, bien que le teint clair du visage – il n'est pas blond au sens commun du mot –, la taille svelte du tronc, la mimique grecque confinant à la langueur orientale du visage et des gestes, les yeux clairs et l'alanguissement rêveur du regard aigu révèlent son origine grecque. C'est que les gestes à la française qu'il adopta, bien qu'ils soient habituels, ne paraissent pas originaux. Le bel habit et les manières courtoises me frappèrent également quand il vint à ma rencontre, en tendant sa droite et me saluant en français : *Vous êtes bienvenu, Monsieur...* »

Autrement dit, il est pratiquement certain que Cuza, qui n'a appris le français que plus tard, communiquait avec sa mère en grec moderne. Cette donnée n'a jamais été un secret pour l'historiographie roumaine, même si on l'évoque peu, car ce fait s'accorde difficilement avec l'un des dogmes non écrits, mais internationalement partagé par les humbles serviteurs de Clio à propos de la construction de la nation (*nation building*).

Et pour montrer à quel point les origines familiales et la langue maternelle peuvent ne pas influer sur le choix de l'option politique, il n'y a pas de meilleur exemple que Georges Klapka

(1820-1892), le plus apprécié des partenaires de négociation de Cuza ! Mis à part le cercle exclusif des historiens spécialisés, l'opinion publique hongroise sait-elle que le plus célèbre général de la révolution et du combat pour la liberté de 1848-1849 (après Görgei) n'a aucun ancêtre d'origine hongroise ? Et que le fils de l'ancien bourgmestre allemand de Temesvár / Temeschwar / Timişoara (Joseph Klapka), qui avait un sens aigu des langues, était aussi doué pour la diplomatie que pour l'art martial, et ne savait pas un seul mot, jusqu'à l'âge de 13 ans, de la langue de Balassi, Csokonai ou Vörömarty… ?

Considérant cela, il est particulièrement piquant de lire, dans une lettre adressée à un agent français, fin 1860 (laquelle évaluait les chances de la Confédération danubienne), ce que Klapka déclara à propos du dirigeant roumain qui lui exprima son amitié (tout en précisant qu'à son sens, le prince ne pense pas, pour le moment à une « Daco-Roumanie », mais comme le dit le proverbe : « L'appétit vient en mangeant ») :

> « Le prince, dont je crois qu'il a de la sympathie pour moi, après m'avoir interrogé et lu mon programme (vraisemblablement celui sur la base duquel Klapka et Cuza avaient conclu à Iaşi leur deuxième accord, le 9 février 1861, et qui porte leur nom), tombe sous l'effet de l'idée d'une confédération danubienne, il en est fasciné même. Avec son instinct grec il en a parfaitement compris, en quelques instants, toute l'importance. »

Nous arrivons maintenant à la partie la plus délicate et sensible de cet aperçu fragmentaire. Le jugement par les Hongrois est le plus souvent défavorable, parfois chargé de préjugés, même sur ce qui est devenu, plus tard, un lieu commun de la politologie roumaine et internationale. À savoir : la capacité à reconnaître les situations et opportunités qui se présentent sur la scène internationale, la technique et l'habileté à déployer lors des négociations pour parvenir à réaliser ses intérêts de façon intransigeante. En un mot, il s'agit là du savoir-faire et du sens diplomatique de l'oligarchie de Moldo-Valachie qui ont permis

de faire valoir la stratégie et les visions roumaines en vue de réaliser l'idée nationale, la construction de la nation.

En voici quelques exemples, sans aspirer à l'exhaustivité. D'abord deux avis tirés des correspondances du début des années 1860, qui pointent dans le même sens :

- « Sans avoir versé une seule goutte de sang et payé un sou, ils [les Roumains] sont parvenus là où d'autres peuples vigoureux, des nations puissantes même, ne sont arrivés qu'en perdant des milliers de vie, et beaucoup de biens ; et le peuple, qui s'est arraché de la barbarie des temps passés, oublie tout ce qu'il avait souffert sous la tyrannie turque ; il reste, jusqu'à nos jours, fidèle à ses habitudes de traîtrise, d'intrigues et de tromperies, au lieu de tâcher de rectifier ce qui est mauvais, il se présente avec des réclamations permanentes. Donc, éclairer ce peuple, le rendre ami, le convaincre de notre bonne volonté aurait été la tâche de l'émissaire, surtout grâce à sa connaissance de la langue ; j'ignore ce qui s'est passé à ce sujet, mais je vois et je sens que sous le règne du prince [Cuza], qui d'ailleurs n'est pas hostile au peuple hongrois, on trouve plus d'ennemis dans le pays qu'il y a deux ans ; donc, selon moi, les principes de base de notre activité doivent être repensés, puisqu'ils nous aliènent même ceux qui ont de bons penchants ; rapprocher de nous un peuple ignorant et orgueilleux, avec de l'orgueil, c'est selon moi une erreur [...] et pourtant c'est notre position actuelle en Valachie. »
- « Sans verser une seule goutte de sang, par la paix d'Andrinople, et grâce au tsar Nicolas, la Moldavie et la Valachie recouvrent leurs anciens droits ; la Moldavie a été agrandie par l'empereur Napoléon avec une partie de la Bessarabie ; en accordant la liberté de commercer sur le Da-

> nube, l'on a ouvert aux deux pays de grandes ressources économiques ; et puis, afin de développer la puissance nationale, on a fait unir les principautés sous un seul prince ; ainsi fut créée la Roumanie par le tsar Nicolas et par l'empereur Napoléon III, tout en la laissant sous le protectorat du Sultan ; et c'est ainsi que les boyards de Roumanie pensent – car en Roumanie seul le boyard a le droit de penser, le paysan n'en a pas le droit, mais il ne sait même pas penser, car il est esclave ; eh bien, les boyards de Roumanie pensent qu'ils sont le peuple choisi de Dieu, qu'ils n'ont rien d'autre à faire que dépouiller leurs paysans ; et je dis même plus : cette noblesse abâtardie pense que l'empereur des Français agrandira encore la Roumanie, avec la Bucovine et d'autres territoires [...]. »

Quant à Sándor Veress, même s'il manifeste moins d'empathie qu'Oroszhegyi, il offre un regard plus profond pour analyser ces phénomènes que ses contemporains hongrois condamnent si fortement. Il tente en même temps de les saisir dans leur contexte historique. Il commence lui aussi par un ton extrêmement critique : « Depuis leur formation jusqu'à la guerre de Crimée, leur politique n'est qu'une suite infinie de camouflage, pleine de traîtrise, de désertion, de promesses non tenues, et de parjures. » Quelques pages plus loin, il devient plus indulgent :

> « Depuis 1 500 ans, le Valaque n'a jamais joué un grand rôle dans cette contrée. À l'époque des voïvodes Étienne-le-Grand et Michel-le-Brave, le pays avait une position insignifiante de second rang ; il était soit sous tutelle, soumis directement à un plus puissant voisin, hongrois ou turc, soit il dépendait tellement des bonnes grâces de ces derniers, qu'on ne peut point l'appeler, autonome. Ici toujours le Hongrois, le Polonais, le Turc, le Tatar fit sa loi ; et face au voisin puissant et redoutable, la *reddition* resta la seule arme du Valaque. Ainsi s'est dévelop-

> pée cette politique, selon laquelle il faut toujours se soumettre au plus fort ; et face à un partenaire perdant, même s'il fut un allié, il faut immédiatement prendre le parti du vainqueur ; comme dit le proverbe roumain : "L'épée ne tranche pas une tête baissée" ; mais puisque les puissants voisins, engagés l'un contre l'autre dans des luttes à la vie ou à la mort, n'y firent jamais peser tout le poids de leur force et qu'aucun n'occupa le territoire comme le sien propre, se contentant de ce que le Valaque ne fût pas un ennemi déclaré, celui-ci, toléré, réussit à subsister parmi les puissants qui s'entretuaient ; il se multiplie, tandis qu'il développe, faute de haine et de force, une résistance passive. »

Mais après avoir terminé son manuscrit, au moment où il se met à en écrire l'introduction, son analyse passe d'un ton plus au moins objectif à la compréhension et à l'estime ; il ne les appelle plus « *oláh* » (valaque), mais par leur propre nom :

> « De la même façon le Roumain se soumettait au Turc, lorsqu'il était impossible de faire autrement, il endurait d'être rançonné, et que plusieurs centaines de milliers des siens se retrouvassent sous le joug des Turco-Tatars, [...] mais dans toutes les circonstances il resta Roumain. Cet attachement obstiné à sa nationalité et à sa religion traverse toute son histoire ; il n'en douta jamais, il n'est jamais tombé dans le désespoir, même aux périodes les plus sombres, et, grâce à cela, il est aujourd'hui un État souverain, disposant librement de son sang, de son argent et, de ce fait, il progresse rapidement sur la voie de la civilisation, au point qu'il est devenu un État indépendant, un exemple pour les autres peuples de l'Orient. »

Cependant, si nous essayons, même schématiquement, d'interpréter les renseignements et analyses de nos compatriotes d'antan, le premier phénomène, et peut-être le plus frappant, celui qui saute aux yeux des exilés de Hongrie, c'est le nombre

relativement élevé des étrangers dans la société des Principautés. Selon eux, il n'existe pratiquement aucune classe, aucune couche sociale où des éléments allogènes n'aient pas pénétré. Et il ne s'agit pas seulement des masses de nouveaux venus étrangers, indiqués avec une exactitude relative dans les chiffres des recensements de l'époque, mais, tout au contraire, d'un grand nombre d'allogènes non assimilés ou en voie d'intégration, même parmi ceux qui étaient déjà considérés comme des Roumains, des nationaux, natifs du pays ! Comme nous l'avons déjà évoqué précédemment, il s'agit surtout des Bulgares, des Hongrois-Sicules et des Hongrois-*Tschangos*. L'un des témoins oculaires, longuement cité dans ce livre, le même Sándor Veress, qui s'était occupé pendant des décennies d'arpentage, – connaissant ainsi profondément les réalités roumaines de l'époque – en est arrivé à dire qu'en Valachie moins de 10 % de la classe des grands boyards était d'origine roumaine. C'est encore lui qui déclarait que quatre cinquièmes des fermiers étaient des Grecs à l'époque de l'Union et que le reste n'était composé que de très peu de Roumains « de souche » aux côtés des Serbes, des Bulgares et d'autres nouveaux venus. Quant aux commerçants, et plus particulièrement les marchands de grains, la situation n'était pas meilleure : les neuf dixièmes étaient des Grecs, si bien que dans les cabarets des petits ports danubiens de Galatz jusqu'à Calafat, « l'on entend plus souvent le grec que le roumain ». En 1860-1861 un autre émigré hongrois, Jósa Oroszhegyi, médecin de secteur en Valachie, et de ce fait ayant lui aussi une excellente connaissance du terrain – comme nous avons déjà pu le constater – mentionne également la domination de la langue grecque, à côté du français, dans les élégants salons bucarestois. Et on sait par d'autres sources que le grec perdure dans les écoles publiques dans la même proportion que le latin en Hongrie. En revanche, il est vrai que les observateurs hongrois, comme la majorité des contemporains, n'ont pu distinguer les Grecs des Macédo-Roumains parlant eux aussi parfaitement le néo-grec, et c'est pourquoi il faut prendre leurs informations avec une certaine réserve. Par contre, je ne sais toujours que penser, si longtemps après les décennies en question, des renseignements de Veress et d'Oroszhegyi selon lesquels entre Turnu-Severin

et Brăila, et même près de Bucarest, il y avait toute une série de villages serbes et bulgares dont la population était déjà bilingue en ce temps-là.

Où sont donc alors les Roumains ? Et comment s'explique le fait, pas moins excitant, que – malgré tout cela – *personne*, Hongrois compris, n'ait mis en doute *le caractère roumain* de toutes ces classes et couches sociales ?

En premier lieu, il y avait pourtant des couches sociales, autres que la population paysanne compacte complètement roumaine (ou bilingue, en phase d'assimilation), parmi lesquelles les Roumains étaient en écrasante majorité. On doit évoquer ici tout d'abord la couche des petits et moyens boyards, vivant dans les provinces éloignées, loin des intrigues bucarestoises, avec laquelle – d'après le témoignage des mêmes observateurs – presque toutes les anciennes grandes familles roumaines se sont amalgamées. Or, cela ne s'est pas passé tout à fait ainsi. On peut découvrir, lors d'un examen plus minutieux, que vingt à trente « clans » valaques, et une quinzaine de familles moldaves – s'adaptant avec souplesse aux circonstances rudes, aux épreuves de l'histoire et à l'insécurité permanente concernant la vie et les biens – ont détenu le pouvoir pratiquement sans interruption depuis le début du XVII^{e} siècle et ont conservé avec ténacité leur position. C'est la couche qui maintenait l'atmosphère des « bons vieux temps » et le caractère de jadis des Principautés, avant l'époque phanariote. Il n'est pas surprenant que les membres de cette couche vivant à la campagne aient été les plus proches des Hongrois, justement à cause de leur ressemblance – en termes typologiques – avec les petits et moyens nobles hongrois. Dans un autre ordre d'idées, il n'est pas tout à fait exclu que cette parenté typologique explique la sympathie réciproque, et même l'amitié, entre les hommes politiques roumains de Moldavie (où cette couche et cette mentalité se sont le mieux conservées pour des raisons sociohistoriques), tels Cuza et son Premier ministre Mihail Kogălniceanu, et certains émigrés hongrois comme László Berzenczey et le général Klapka. Car, encore une fois : en Moldavie cette couche sociale des petits et moyens boyards, des « gentilshommes campagnards », s'est développée de façon plus marquante qu'en Va-

lachie, et pour des motifs historiques, ils ont mieux conservé leur hégémonie politique et sociale. Et nous ne pouvons pas non plus ignorer la présence des *Tschangos*, car, pour des raisons qui nous échappent en partie, cette couche de paysans libres d'origine hongroise, progressivement réduite à la servitude, a nuancé elle aussi d'une façon latente les rapports roumano-hongrois.

Néanmoins, la clé de l'énigme roumaine, et surtout de cette capacité étonnante d'intégration, qui avait préoccupé si intensément les témoins oculaires, dont les Hongrois, ne se trouve pas là. Ce sont également Sándor Veress et Józsa Oroszhegyi qui ont tenté de trouver sinon une réponse « définitive », du moins des explications plausibles qui méritent notre attention. Il est en effet hors de doute que les conditions socio-historico-culturelles de la vie roumaine de l'époque, surtout en Valachie, aient été particulièrement propices à l'intégration des différents éléments étrangers et, de ce fait, très favorables à une assimilation accélérée. Le phénomène est aussi attesté par Oroszhegyi qui signale « la grande inclination [de diverses nationalités] à se fondre dans l'élément roumain ». Sándor Veress, comme nous l'avons vu, est allé encore plus loin : il essaie d'en chercher les motifs, mettant en parallèle ses expériences de Valachie avec l'atmosphère de la Hongrie historique ; ce qui pour nous, Hongrois vivants, est très instructif. Voici le résumé de ses investigations longues et approfondies :

1. La relative facilité d'apprendre la langue roumaine par rapport à l'allemand, au hongrois et au turc.

2. La résistance passive du peuple roumain, son inertie, sa tendance à la résignation et au renoncement, résultent sans doute des rudes épreuves historiques, surtout de celles subies pendant l'ère phanariote (entre 1711 et 1821 environ). A cette époque, l'émigration grecque, commencée au milieu du XV^{e} siècle, a pris une telle ampleur que les arrivants balkano-levantins ont envahi – littéralement submergé – les deux Principautés, de telle sorte qu'ils sont parvenus à ajouter au poids social et à l'influence politique acquis auparavant une place

prééminente dans la vie économique et culturelle. Le paysan roumain, humilié et pressuré, ne pouvait se défendre contre les abus du régisseur de ferme (l'« *arendaş* », souvent d'origine grecque, surnommé dans la plupart des cas « *Grecoteiul* / *Greculus* / petit grec »). Voilà ce qu'en note Veress :

> « Les boyards de l'intérieur étaient des spoliateurs plus implacables du peuple que l'ennemi extérieur ; contre ses tyrans, la seule arme du paysan était, une fois de plus, la patience en apparence et la haine implacable au cœur. »

3. Grâce à la foi commune, la religion chrétienne orthodoxe de rite byzantin, le paysan moldo-valaque ne voit pourtant pas un étranger en « l'homme nouveau », le dit régisseur, surtout s'il parle le roumain, ce qui est le cas à quelques exceptions près. Il prend plutôt son mal en patience : comme des épreuves / calamités / fléaux envoyés par Dieu et le caprice du destin, ou volonté de la Providence.

4. Le « style » de vie des boyards roumains beaucoup plus ouvert, détendu, moins rigide, incomparablement plus démocrate que celui de la noblesse hongroise orgueilleuse et pleine de morgue. L'environnement qu'ils ont créé est plutôt celui de « l'égalité dans la privation commune de droit », ou, pour reprendre les termes de l'écrivain et architecte hongrois du siècle passé, Károly Kós, appliqués à la Turquie qu'il venait de visiter, une sorte de « démocratie orientale ».

5. L'atmosphère un peu étrange, singulière mais attrayante de Bucarest, due, entre autres choses, à la vie mondaine menée dans d'innombrables cabarets et auberges, aux troupes de prostituées et de femmes légères, et à ce fatalisme indéfinissable mais fortement perceptible qui y règne.

6. Et, finalement, l'assimilation systématique et parfois forcée des minorités bulgare de Valachie et hongroise

> de Moldavie par le système scolaire, à laquelle s'ajoute pour ces derniers, les « catholiques moldaves », les *Tschangos* de souche hongroise, l'intolérance religieuse. Phénomène efficace mais étrange – selon le même observateur – en raison des conditions sociales rudimentaires des pays roumains de l'époque.

Bien sûr, on doit préciser que des recherches historiques plus méthodiques ne confirment pas tous les détails de l'opinion des émigrés hongrois qui ne résiste pas toujours à l'épreuve de l'analyse des chercheurs les plus exigeants. Pourtant, ce n'est peut-être pas tout à fait l'effet du hasard s'il semble y avoir une coïncidence entre leurs observations et l'avis d'un des meilleurs connaisseurs de l'histoire de la société roumaine (bien qu'il ne fût « que » historien de la littérature), G. Călinescu (1899-1965), lequel, presque quatre-vingts ans plus tard, en 1941, décrivait à plusieurs reprises les phénomènes en question en ces mêmes termes. D'abord, par rapport aux origines mystérieuses, mais en partie certainement néo-grecques, d'un « quarante-huitard » de Valachie, Cezar Bolliac (1813-1881), connu également en Hongrie et en Transylvanie – à la suite de son rôle joué pendant la révolution hongroise en 1848-1849 : « Il est vrai que les boyards étaient les plus ouverts face à l'immigration, mais cela obligeait les étrangers à une assimilation totale et souvent rapide [...]. » Puis, il fait un raisonnement à première vue surprenant, en confrontant ses lecteurs à l'origine grecque du père et de la mère du plus grand poète roumain *avant* Eminescu, Vasile Alecsandri (1821-1890), qui a été, à un moment, ministre des Affaires étrangères de son ami d'enfance, Alecsandru Ioan Cuza :

> « Les Grecs vivant dans les Principautés n'étaient pas pareils à ceux qui vivaient dans la Péninsule balkanique, et si l'on faisait un examen très subtil parmi les habitants citadins de l'époque, on se sentirait embarrassé. Entre le Roumain apprenant le grec et le Grec remplissant une fonction et parlant la langue du pays il n'y avait aucune différence. Ni l'un, ni l'autre ne se rendaient compte de la différence "raciale", et les rapports conjugaux se liaient

> de la façon la plus simple, étant donné qu'ils étaient tous orthodoxes. Un Grec vivant dans une des principautés, du moment qu'il franchissait le Danube, se rangeait parmi les assimilés [...]. »

Enfin, on peut lire ailleurs sous sa plume, à propos des racines vraisemblablement serbes ou macédo-bulgares d'un autre célèbre poète roumain de Valachie, Alecsandru Macedonski (1854-1920) :

> « Entre la Thrace et la Dacie, il y a toujours eu une communauté ethnique si grande, et le peuple roumain disposait d'une capacité d'absorption si importante, que la nationalité ici était un facteur qui se déterminait par un simple choix. Un balkanique, une fois entré dans l'orbite du "roumanisme", c'est-à-dire dans le cadre politique des aspirations nationales roumaines et introduit dans la vie de l'État roumain, se "dénationalisait" aussitôt, ou pour dire mieux, clarifiait sa propre substance thraco-dacique oscillante. Liés par mariage aux anciennes familles du pays, ces nouveaux venus [*homines novi*] n'ont jamais pu avoir le sentiment d'être des étrangers. »

Cela montre, d'une manière pertinente, que les témoignages des exilés hongrois méritent vraiment l'attention des historiens et constituent un ensemble de sources encore peu connues, et précieuses, qui éclairent l'une des périodes les plus mouvementées de l'histoire roumaine. Ils permettent d'avoir un aperçu précis des phénomènes extraordinairement intéressants concernant l'histoire de la société et l'histoire des mentalités, qu'il appartiendra à l'historiographie roumaine de soumettre à une investigation en profondeur, mais dont l'analyse objective (et empathique) peut aussi enrichir, nuancer la conscience nationale hongroise et l'image qu'elle a d'elle-même.

Autrement dit, ce « prisme hongrois » peut servir à conforter la noble cause du rapprochement des intérêts communs à ces deux nations.